

# L'exil des éducatrices

par

PAULE CONSTANT

Lorsqu'il fut question de choisir un emplacement pour Saint-Cyr, Mme de Maintenon refusa Versailles:

Elle supplia le roi de considérer que rien ne nuirait plus à la communauté, par les visites continuelles; que l'éducation en souffrirait, qu'il ne fallait point placer l'asile de l'innocence dans un lieu où tout lui tendrait des pièges; que l'esprit du monde y entrerait avec les grands; qu'il fallait choisir un lieu assez éloigné de Versailles pour délivrer la communauté de la foule d'importuns que la proximité y attirerait.

En plein XVII<sup>e</sup> siècle où l'image de l'exil marque la mort sociale, où l'éloignement de Versailles est ressenti comme une atteinte morale ou une véritable blessure sentimentale, une éducatrice qui n'est pas une religieuse donne une image positive, voire indispensable, de l'éloignement du monde.

Sur l'exemple de Saint-Cyr, les maisons d'éducation furent installées loin du cercle social, retrouvant par là le principe et la vocation du couvent religieux. Car les grandes éducations se font en marge du monde. Pour éduquer Mlle d'Orléans et Mlle de Blois, filles jumelles du Duc de Chartres, Mme de Genlis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, se retira à Bellechasse où sur le terrain des chanoinesses du Saint-Sépulcre, elle fit bâtir un «château éducatif». On y accédait par une grille sur laquelle était gravée en lettres d'or cette phrase d'Addison: «Le véritable bonheur est naturellement caché et fuit la pompe et le bruit.»

Les éducations domestiques furent plus longues à imaginer la clôture éducative. Le château à la campagne servit à cet effet. Avec Adèle et Théodore, Mme de Genlis lui donne ses lettres de noblesse. Le baron et la baronne d'Almane qui se consacrent respectivement à l'éducation de leur fils et de leur fille âgés de 7 et 6 ans se retirent sur leur terre du Languedoc: «On trouve qu'il est bizarre – proteste Mme de Limours qui, elle, a choisi d'élever ses enfants dans la capitale –, d'aller élever ses enfants au fond du Languedoc, surtout quand on possède une terre charmante à six lieues de Paris où vous auriez pu vivre dans la retraite sans être forcée d'abandonner vos amis et sans être privée des maîtres qui manqueront où vous êtes...» Mme d'Almane rassure aussitôt son amie en reprenant, à quelques mots

près, les arguments de Mme de Maintenon qui ne s'était pourtant éloignée que d'une lieue de Versailles:

Voulant donner à nos enfants le goût des plaisirs simples, voulant les éloigner de tout ce qui peut leur inspirer celui du faste, et de la magnificence, irons-nous habiter une terre qui n'est qu'à six lieues de Paris? Est-il possible de n'y pas recevoir de fréquentes visites? Adèle et Théodore n'y entendront-ils pas, chaque jour, parler de l'opéra, de la pièce nouvelle; et pourra-t-on les empêcher de regretter vivement un séjour où l'on s'amuse tant, et dont on conte de si belles choses? Le résultat de ces réflexions et de beaucoup d'autres, fut qu'on ne peut trouver véritablement la campagne et la liberté qu'au fond d'une Province.

Le bonheur de la clôture s'oppose au malheur de la dissipation mondaine. L'histoire des demoiselles Barrin de la Galissonnière, pensionnaires au XVII<sup>e</sup> siècle chez les Carmélites de Nantes, est à cet égard significative. Elevées dans la clôture, elles grandirent sans avoir aucune idée du monde. Elles reçurent une visite de leur frère, qui leur apparut aussi avantageux dans ses plumes qu'un animal de basse-cour. Elles rirent. Touché dans sa vanité le jeune homme exigea des religieuses qu'elles leur montrassent le monde. Ce fut exécuté. Lors de leur première sortie, elles rencontrèrent un troupeau de bœufs qui allait à l'abattoir et prirent une très mauvaise idée du monde: «C'est cela le monde, Oh, qu'il est vilain!» Elles demandèrent à rentrer. L'histoire dit qu'elles ne sortirent plus.

Toute éducation porte en soi la haine du monde; toutes les éducatrices – religieuses, mais aussi femmes retirées ou marginales – sont sorties du monde pour éduquer en dehors du monde, et contre le monde. Les éducatrices sont les misanthropes extrêmes d'une société aristocratique et chrétienne qui est restée constamment misanthrope:

Le monde, c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour vivre heureux, il faut pouvoir baisser ses fers, et aimer son esclavage. Le Monde, c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde c'est une terre de malédiction, où les plaisirs même portent avec eux leurs épines et leur amertume. [...] Le monde enfin est un lieu où ce qui plaît ne plaît jamais longtemps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on y puisse attendre.

Mme de Maintenon donnait aux demoiselles de Saint-Cyr comme modèle d'écriture: «Si vous connaissiez le monde, vous le haïriez.»

Mme de Chartres qui avait eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étaient si nécessaires et où il y avait tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour, et occupaient les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêt et tant de cabales différentes et les dames y avaient tant de part que l'Amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'Amour. [...] Mme de Chartres voyait ce péril et ne songeait qu'aux moyens d'en garantir sa fille.

Pour les éducatrices, la société est sans principes, sans pudeur, sans pitié. Leur histoire personnelle (on pense à Mme de Maintenon, à Mme de Genlis et à plus forte raison à Mme Leprince de Beaumont) en porte les traces, des blessures jamais refermées, des marques d'infamie ou une réputation perdue qui ne peut se réparer, en dehors de tout jugement, que par une consécration à la protection de la vertu. Leur époque leur paraît toujours plus dangereuse que celle qui l'a précédée. A les en croire, le XVII<sup>e</sup> siècle aurait été plus aventureux que le XVI<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup> plus périlleux que le XVII<sup>e</sup> et, selon Mme de Genlis, la fin du XVIII<sup>e</sup> plus dangereuse que le début: «Il faut convenir d'une chose, c'est que de notre temps, c'est-à-dire il y a 15 ans, le monde était infiniment moins dangereux pour une jeune personne qu'il ne l'est maintenant, il fallait avoir une bonne conduite pour y vivre avec agrément.» Que dire du XIX<sup>e</sup> siècle qui éduque ses filles le visage tourné vers le XVII<sup>e</sup>, ce temps qui effrayait pourtant Mme de Maintenon: «Je souhaite dans mon cœur qu'elle [Saint-Cyr] soit l'école de la vertu, et qu'on y vive comme des anges, tandis que la corruption augmente tous les jours dans le monde.»

Le monde fait horreur aux élèves de Mme Leprince de Beaumont qui le compare à une forêt à traverser remplie d'un côté de voleurs et d'assassins, de séducteurs aux discours enchanteurs et de l'autre par les bêtes les plus cruelles: «L'Afrique a moins de monstres et vous êtes en danger de devenir leur proie.»

L'éducation a été donnée aux filles hors du monde et en vue du monde pour l'affronter. La clôture, donc l'exil, est la condition *sine qua non* de la paix intérieure. Dans la *Cité des Dames*, Christine de Pisan aidée de Justice, Raison et Droiture, dresse les murailles de cette cité interdite où les femmes, entre elles, pourront vivre selon les principes que le monde bafoue. Si les murailles qui s'élevèrent autour des premiers couvents furent des mesures de protection physique contre les attaques guerrières dont ils étaient l'objet, la clôture ou l'éloignement du lieu d'éducation semblent indispensables à une éducation bien conduite.

La construction du mur d'enceinte, l'édification d'une véritable clôture est une nécessité profondément enfouie dans la symbolique féminine, y

compris cette petite muraille personnelle qui raidit l'allure de la jeune fille et qu'elle transporte partout avec elle. Les yeux baissés, la bouche fermée, le pas rapide ont marqué jusqu'à une période très récente, le comportement citadin des jeunes filles «bien élevées». Dans les contes de fées, la princesse est protégée par une muraille symbolique, haie d'épines, buisson de roses ou de ronces, forêt magique enserrant d'un étau inextricable le château rendu inaccessible. La «demoiselle» se trouve toujours dans la plus haute tour, le souterrain le plus profond. C'est à la fille du peuple, à la petite paysanne, se faisant Chaperon rouge, d'assouvir la violence du monde et des hommes. La «demoiselle», elle, est toujours princesse, heureuse, malheureuse, enchaînée ou endormie, trésor précieux que tout isole et tout protège.

Les premières à entrer dans la clôture qu'elles établissent pour les jeunes filles, sont les éducatrices elles-mêmes qui apparaissent alors comme des accompagnatrices de leurs élèves. Elles ne les quittent ni de jour, ni de nuit, se mettant spontanément en retraite du monde comme le préconisait Fénelon dans son *Education des Filles* ou Mme de Lambert dans son *Avis d'une Mère à sa fille*. La vie sociale de l'éducatrice est alors fort courte. Pour les mères qui élèvent leurs enfants, elle ne dépasse pas la durée qui sépare leur entrée dans le monde de leur première maternité.

Pour les éducatrices de métier, Mme de Maintenon avait établi le principe d'un quatrième vœu s'ajoutant aux vœux traditionnels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance des religieuses. Ce vœu, qui est «d'élever et d'instruire les demoiselles», est un vœu exigeant qui s'étend «à tous les soins qu'on peut prendre des enfants pour le corps et pour leur âme, c'est-à-dire à les nourrir, les élever, les instruire, les former, et les conduire jusque dans la vie où il plaira à Dieu de les appeler». Il n'y a pas de borne au sacrifice que les éducatrices font de leur vie. Ici l'exil est éternel. Ce vœu d'éduquer est devenu un devoir missionnaire qui s'accomplit par vocation. Détachées du monde religieux comme de la société mondaine, les éducatrices restent, tout au long de leur histoire, fidèles à cet engagement solennel qui est aussi un renoncement définitif. C'est ce que rappelle Mlle Sauvan, inspectrice des écoles primaires dans son *Cours normal des institutrices primaires* (1865): «Elever et instruire est une tâche qui suffit à l'occupation de toute une vie, à l'emploi de toutes les facultés.» L'éducatrice, ici institutrice, fera preuve d'abnégation: «Il faut vous donner toutes entières à elles; il ne faut rien réserver pour vous-même, [...] la disposition de votre temps, hors les heures de votre classe, ne vous appartiendra même plus. Tout devra être sacrifié.»

Il est à parier que l'éducation des filles a représenté pour certaines éducatrices l'occasion d'exprimer un double refus du monde dont elles ont subi les contraintes: refus d'une société qui n'applique pas les vertus chré-

tiennes; refus d'un monde édifié par les hommes pour les hommes et où les femmes n'ont pas leur place. Chrétiennes (elles se réfèrent sans cesse aux principes religieux) et «féministes», les éducatrices ont trouvé dans l'exercice de l'éducation, l'accomplissement d'une utopie, hors du temps, hors de l'espace, au féminin. Les mondes éducatifs lorsqu'ils s'appliquent aux filles ne sont plus réalistes, comme pourtant le très historique Saint-Cyr qui demande pour l'établissement de deux cent cinquante jeunes filles de telles dépenses, de tels raffinements architecturaux et jardiniers, une telle complexité dans l'organisation de la vie quotidienne, une telle méticulosité dans les principes d'éducation que Mme de Maintenon y passe et y perd sa vie tout entière.

L'utopie est encore plus nette lorsqu'elle devient littéraire. Mme de Genlis invente pour Adèle d'Almane le «château éducatif» qui retrace horizontalement, de la chambre de la mère à celle du père, l'histoire du monde, et verticalement, du sous-sol au dernier étage, la géographie de l'univers. Le jardin lui-même est transformé pour devenir un lieu d'apprentissage naturel de la géométrie ou des mathématiques. Les objets les plus usuels, tapisseries, éventails, assiettes deviennent des objets d'éducation ou d'instruction. L'univers répertorié par l'éducatrice, et d'une certaine façon censuré, devient matière d'éducation une fois remodelé «à l'usage de...». Mme de Genlis ne fait que reprendre un thème connu des contes de fées, celui de l'univers extérieur reproduit à l'intérieur par les bonnes fées, comme dans le conte de la *Princesse Désirée* de Mme d'Aulnoy où les fées retracent sur des tapisseries somptueuses le spectacle du monde extérieur interdit à la petite princesse jusqu'à l'âge de quinze ans.

On comprend mieux pourquoi la notion d'exil est indispensable au principe de l'éducation des filles tel que l'entendent les éducatrices. Au pire, l'exil n'est qu'une absence au monde, au mieux un combat contre le monde. De toute façon, il a été nécessaire à l'exercice d'un pouvoir absolu par des femmes qui se sentaient en porte-à-faux dans la société. Ni traversée du désert, ni coupure sociale, l'exil des éducatrices a été voulu et désiré au même titre qu'une rédemption sociale et religieuse.

